Un radeau, fait de débris du pont provenant d'un paquebot ayant sans doute sombré, dérive en pleine mer.

Le radeau est séparé en deux : sur le côté gauche, les restes d'une cabine de luxe fortement endommagée.

Un fauteur en raphia y trône. Cette partie du radeau est légèrement plus haute que la partie droite, elle domine.

La partie droite n'est plus qu'un vague plancher fait de lattes disjointes où l'eau passe. Sans doute un morceau de coque attendant à la cabine, arraché à sa suite.

Félix Blandaimé, la cinquantaine élégante, est vêtu avec ce qui reste d'un smoking très bien coupé. Il occupe la cabine, partie haute et riche de cette embarcation de fortune. Il écrit avec un stylo dont il prend grand soin. À ses côtés, accrochée à un pan de cabine, une bouée du Neptune (nom du bateau qui a coulé), reliée à un filin. Quelques objets, tailles, tières reliés, etc.

Platin, que nous découvrons au bout de la seconde réplique, est ce que l'on a coutume de nommer chez les Blandaimé un "homme du peuple". Il ne possède rien, sinon une bouteille de whisky vide, qu'il tient précieusement coincée dans sa ceinture.

Il s'accroche sur lui, en balzons, les lambeaux d'un costume de barman ; sur l'épaule droite de la veste, on devine l'épaulette dorée... Un demi-nœud papillon ; un quart de pantalon et une chaussure entière.

Blandaimé est sur le fauteuil en raphia. Il écrit. Sans lever la tête, il s'adresse à Platin.

BLANDAIMÉ. Vous vous noyez... ? Platin ?... Étes-vous en train de vous noyer... ? Je ne vous entends pas... Platin répondez... !

PLATIN. Je scrute.

BLANDAIMÉ (l'apercevant). Vous pourriez prévenir, mon vieux, c'est agaçant à la fin ! J'allaís jeter la bouée.

PLATIN. Ça n'aurait servi à rien, je scrute !

BLANDAIMÉ. Oui, mais enfin comment voulez-vous que je le sache moi que vous scrutez, vous faites le même bruit que quand vous vous noyez... Alors déjà que je m'épuisais à vous envoyer vingt fois par jour cette bouée parce que vous êtes incapable de tenir plus d'une demi-heure debout sur ce radeau sans tomber dans l'eau, si en plus il faut que je vous la jette quand vous ne vous noyez pas !

PLATIN. Faisons comme avant.

BLANDAIMÉ. Qu'est-ce que nous faisons avant ?

PLATIN. Quand je commençais à glisser et que je sentais que j'allais me noyer, j'criais : "Au secours, au secours."

BLANDAIMÉ (affolé). Oh là, oui, oui, je me souviens... c'était horrible ces braillements, ce tohu-bohu... non surtout plus ça... non continuez à vous noyer en silence... par contre si vous ne scrutez pas plus de deux à trois fois par jour...

PLATIN. C'est à peu près le rythme que je m'impose.

BLANDAIMÉ. Parfait, alors dans ce cas, c'est quand vous scrutez que je vous demanderai de crier "Au secours, au secours."

PLATIN. Ça déconcentre, mais si vous y tenez absolument.

BLANDAIMÉ. Oui, vous êtes gentil, c'est pour éviter la confusion, comme ça, quand j'entendrais "Au secours ! au secours !" je saurai qu'il ne faut pas que je vous envoie la bouée.

PLATIN (après un temps). Où vous en êtes ?

BLANDAIMÉ. Bah, je termine... j'espère cette fois que ça vous conviendra, je trouve que ce n'est pas mal tourné... mais vous savez comme nous en sommes à la cinquième version, je n'ose trop rien dire : et vous ?

PLATIN. Moi, je scrute.
même Dieu... mais surtout l'espoir. Alors croyez-moi Plantin, laissez tomber l'horizon et toncez sur l'infiniti en essayant d'apercevoir un petit bout d'espoir... C'est la seule chose qui puisse nous sortir de là.

PLANTIN. Et ma bouteille !

BLANDAIÈ. Et votre bouteille, bien sûr !

PLANTIN. J'ai l'impression que vous y croyez moins à ma bouteille, non ?

BLANDAIÈ. Je comprends que les vents de mer vous abrutissent, Plantin, que chaque jour ils émoussent un peu plus votre grain d'intelligence, mais tout de même pas au point de dire que je ne crois plus en votre bouteille. (Il se lève.) Ça fait trois jours et trois nuits que je me coupe le fesseur sur mon raphia à écrire le message que nous devons justement placer dans votre bouteille.

PLANTIN. J'espère qu'il sera moins cul que la dernière fois... sinon ma bouteille n'y comptez pas... Où en êtes-vous, Blandaiè ?

BLANDAIÈ. Je fignole, je serre les derniers écrous, je mets les accents, j'ôte une vigile, je fixe un point.

PLANTIN. J'aimerais le lire...

BLANDAIÈ. Une seconde Plantin, vous voulez bien, je termine... (Plantin s’éloigne de Blandaiè.) Qu’est-ce que vous faites ?

PLANTIN. Là ?

BLANDAIÈ. Oui.

PLANTIN. Eh bien, comme d’habitude, je glisse, et puis je vais dans quelques instants tomber dans l’eau où je vais commencer à me noyer, mais vous allez m’envoyer la bouée et je vais monter...

BLANDAIÈ. excédé, se lève pour aller chercher la bouée.

BLANDAIÈ. C’est exaspérant cette manie que vous avez au moindre clapot-clapota de vous foutre à la balle.

PLANTIN. Ça n’est pas une manie... Il tombe dans l’eau.

PLANTIN. Vous m’avez tendu la main et vous m’avez dit : “Bienvenue à bord madame la baronne... Katoucha...”

BLANDAIÈ. Et alors ! Est-ce ma faute à moi si vous avez aussi la même carrière, la même carnet, le même coefficient de bruitaison mammaire que la baronne Katherine von Karpzutoff, ma voisine de coursive !... dont c’est vrai, j’ai été follement épris dès le début de cette croisière... Mais Plantin dites-moi lequel de nous deux, tout compte fait, fut le plus à plaindre lorsque le jour se leva ? Vous, habitant, disons de la chambre de bonne du radeau, mais vivant ! ou moi, persuadé d’avoir sauvé d’une mort atroce la dame de mon cœur, la baronne Katoucha von Karpzutoff, qui s’apprêterait à en sortir sans un sou, le barman du salon des deuxèmes classes ! Qui est le plus à plaindre Plantin ? Le sauveur amoureux bernois ou le sauveur mal radeautéur ? Qui ?

PLANTIN. Prenez ma place.

BLANDAIÈ. Ingrat, sans compter que de dépité, j’aurais pu, vous découvrant ignoble caricature de ma Katia, vous rejeter à la mer...?

PLANTIN. Non Blandaiè, ça non...?

BLANDAIÈ. Ah bon et pourquoi donc ? Vous supposez peut-être m’avoir séduit ?

PLANTIN. Non. Mais je fais contretemps Blandaiè ! Je fais contretemps, vous savez bien. S’il n’y a personne sur cette partie-ci du radeau : tout chaviré... vous avez... vous le savez bien Blandaiè... sinon pourquoi vous fatigueriez-vous à m’envoyer la bouée une vingtaine de fois par jour pour m’éviter la noyade ? C’est qu’elle vous sauve aussi cette bouée.

BLANDAIÈ. Ce n’est pas la seule raison...?

PLANTIN. Je n’en vois pas d’autre, Blandaiè...

BLANDAIÈ. ... vous possédez une bouteille, Plantin...

PLANTIN. Exact ! J’avais oublié... et vous un stylo.

BLANDAIÈ. Que vous ne pouvez pas prendre sans que je me balancer à l’eau, c’est-à-dire sans vous saborder... car je suis aussi votre contretemps, Plantin...?

BLANDAIÈ. Si, c’est une manie ! J’avais une tante comme ça, dès qu’elle voyait des cerises, il fallait qu’elle en fasse des confitures. C’est la même chose, Plantin. Vous êtes là à faire des confitures de cerises, la fin de sa vie, elle a mis ses trois chats dans des boîtes. Chez nous, on appelle ça une manie.

Il luit lancer la bouée.

PLANTIN. Oui, mais moi ce n’est pas une manie.

BLANDAIÈ. A part les chats, les cerises et ma tante, ça y ressemble froidement, Plantin...

PLANTIN. Je vous dis que ce n’est pas une manie !

Il monte sur le radeau et enlève la bouée qu’il rend à Blandaiè.

BLANDAIÈ. Alors c’est quoi, cette frénésie de déquiller dans la flotte vingt fois par jour ?

PLANTIN (explosant). C’est que j’ai la mauvaise place, Blandaiè. La mauvaise place de ce radeau ! Vous m’avez mis sur le côté pourri, celui qui craque, le côté qui est toujours au nord, qui s’enforce, qui prend l’eau, le côté pauvre, le côté abandonné, la zone, le bidonville de ce radeau dont je suis la mèdeuse et vous le méduseur.

BLANDAIÈ (montrant le ton). Je m’excuse ! Je m’excuse ! Je m’excuse ! Plantin, déconnerez tant que vous voudrez, mais n’écoutez pas votre mémoire à ce point ! Je vous rappelle Plantin, que la nuit où le Neptuno explosa, me projetant par miracle, moi et un morceau de cabine à une centaine de mètres de l’endroit où il sombraient corps et biens avec ses six conseillers, je vous rappelle que c’est à ce moment précis où, dans une brasse très approximative, vous vous êtes approché de mon radeau de fortune et ahamant vous m’avez demandé l’hospitalité... je vous ai répondu très franchement : l’appartement est pris, il ne reste que le palier et je ne suis ni sûr ni de son confort, ni de sa stabilité. Vous m’avez bégayé : ‘Je m’en fous !’ Alors je vous ai tendu la main en disant... “Bienvenue à bord”.

PLANTIN. ... Madame la baronne... Katoucha...

BLANDAIÈ. Comment ?

PLANTIN (après un temps de réflexion). Disons qu’économiquement nous ne sommes pas dans la même situation, mais stratégiquement nous nous valons...?

BLANDAIÈ. C’est à peu près ça... pensiez-vous tomber à l’eau dans les cinq à dix minutes qui suivent ?

PLANTIN (tendant un doigt pour voir d’où vient le vent). Normalement non.

BLANDAIÈ. Dans ce cas : tenez, c’est terminé... (Il lui tend la feuille sur laquelle il écrivait. Plantin la lit.)... Alors ?

PLANTIN. Je trouve ça littéraire.

BLANDAIÈ. Vraiment ?

PLANTIN. Oui, ampoulé même par moments.

BLANDAIÈ. Ampoulé ?

PLANTIN. Moi je lisais cette lettre comme ça, à l’improvisée, je n’y croisait pas.

BLANDAIÈ. Personne ne vous demande de la lire à l’improvisée.

PLANTIN. Mais enfin, celui qui va la trouver, si quelqu’un la trouve, ce sera forcément à l’improvisée ! Eh bien, croyez-moi avec votre style tire-bouchonné on n’a aucune chance... il n’y a aucun progrès sur la dernière... C’est toujours du caca parfumé...

BLANDAIÈ. Bon alors, Plantin écoutez-moi : si vous ne pouvez plus me supporter je vous demande de me le dire tout de suite.

PLANTIN. Je n’ai pas dit ça...

BLANDAIÈ. Ne jouez pas sur les mots, depuis deux jours, je sens que je vous agace, que je vous crispe, que je vous courrouce...

PLANTIN. Mais non ! Mais...

BLANDAIÈ. Vous refusez mon varech, vous ne vous retournez même plus quand j’urine, vous vous mettez à faire des choses
PLANTIN. Que quelqu'un l'aït reçu.

BLANDAÎMÉ. C'est mon éducation qui vous gêne, n'est-ce pas ? Vous ne supportez pas qu'on appelle au secours avec tact, raffinement, qu'on demande de l'aide avec courtoisie. Ça vous irrite, vous, c'est le rigueux de l'orgue blessé qui fait frémir la banquise, c'est ça ou rien ?

PLANTIN. Ce n'est pas de l'aide que nous allons recevoir avec votre foutue lettre…

BLANDAÎMÉ. Ah oui, et c'est quoi ?

PLANTIN. Oh diverses choses… les œuvres complètes de madame de Sévigné… une boîte de dragées… un caniche mignon.

BLANDAÎMÉ (l'examine un instant). J'en étais sûr, vous êtes marxiste.

PLANTIN. Quoi ?

BLANDAÎMÉ. … Mais oui… ça y est… j'y suis, je vous revois… la hargne avec laquelle vous servez les cocktails… ce regard gogué de bave que vous portez sur l'élegant assistance du pont n° 2 en secouant votre shaker… (Se penchant la tête entre les mains)… Je me souviens… je vous revois, votre façon de servir les petits fours avec un couteau entre les dents… vous aviez tout du rouge ! Tout ! Jusqu'à votre veste !

PLANTIN. Ma veste de harman !

BLANDAÎMÉ (éclatant de rire). Votre veste de harman ! Avec vos deux épaulettes dorées ! Vous me prenez pour qui ? C'est l'uniforme des officiers du KGB.

PLANTIN. Du… ?

BLANDAÎMÉ (de plus en plus exalté). Vous voyez, vous ne le savez même pas, c'est une preuve supplémentaire que vous en faites partie, on ne dit jamais aux gens du KGB qu'ils sont du KGB, par sécurité… preuve irrefutable Plantin…

PLANTIN. Vous délirez Blandaimé, vous vous moquez par le cœurse.

BLANDAÎMÉ. Dites-moi tout… Plantin, le Neptun… le naufrage, c'est vous… c'était une bombe…

attendant de te voir, crois cher monsieur, à l'expression, etc. C'est clair, précis, on voit tout de suite à qui on a affaire !

PLANTIN. C'est bien pour cela qu'ils ne se dérangeront pas.

BLANDAÎMÉ. Là, vous passez les bornes, Plantin ! Qu'est-ce que vous cherchez ? La lutte des classes ? L'affrontement social ?

PLANTIN. Je vous signale que ce message me concerne autant que vous, Blandaimé ! J'ai quand même mon mot à dire !

BLANDAÎMÉ. Vous assassinez mes vingt phrases et vous n'avez qu'un mot à dire en échange ! Qu'un mot à proposer ! Mon Dieu ! Dans quelle époque vivons-nous… Allez-y, dites-le votre mot…


BLANDAÎMÉ. Vous plaisantez ?

PLANTIN. Non.

BLANDAÎMÉ. Mais enfin, si vous leur dites "stop" sans arrêt, comment voulez-vous qu'ils arrivent jusqu'à nous ?

PLANTIN. C'est le code radio habituel.

BLANDAÎMÉ. Mais on n'envoie pas ce texte par radio, on l'envoie par bouteille.

PLANTIN. C'est forcément un marin qui va trouver ce message et ils sont habitués à la radio ces gens-là.

BLANDAÎMÉ. Vous dites n'importe quoi ! Les marins sont beaucoup plus habitués à la bouteille qu'à la radio ! Regardez le naufrage du Neptun ! Si le marin-radio n'était servi aussi souvent de sa radio que de sa bouteille, nous n'en serions pas là !

PLANTIN. Peut-être… mais si c'était vous qui aviez dicté le message de péril au marin du Neptun, non seulement nous en serions au même point mais en plus j'aurais honte…

BLANDAÎMÉ. Honte ?

PLANTIN. Vos yeux gonflent ?

BLANDAÎMÉ. Embrassez-moi !

PLANTIN. Quoi ?

BLANDAÎMÉ. Avant de m'égorger… embrassez-moi.

PLANTIN. Je ne peux pas…

BLANDAÎMÉ. Pourquoi ?

PLANTIN. Je fais contre-pieds.

BLANDAÎMÉ. … Donnez-moi la seule chose qui reste humaine chez un Soviétique : la tendresse slave !… Embrassez-moi ! Ah, Katia von Karppuzoff, mon amour, pourquoi as-tu coulé toi aussi… comme toute l'aristocratie.

Il s'offusque en pleurant.

PLANTIN. Hitler, Adolf Hitler ! Vous me rappeliez Adolf Hitler dans ses derniers instants dans son bunker.

BLANDAÎMÉ (se relevant et courbant Plantin). Comment le savoirz-vous si vous n'êtes pas un bolchevik ? Ce sont eux qui sont entrés les premiers !

PLANTIN. Vous êtes un fou Blandaimé, un Fou !

BLANDAÎMÉ. Je ne vous permet pas.

PLANTIN. Un fou… j'aurai pourtant dû m'en douter quand vous m'avez parlé de votre tante qui faisait des confitures avec des chats… vous avez des gènes.

BLANDAÎMÉ. Ah non, pas la famille ! Tout, mais pas la famille ! On s'était mis d'accord, Plantin…

PLANTIN. Oh pardon, je vous prie de m'excuser.

BLANDAÎMÉ. Ce n'est rien, mais faites attention la prochaine fois. Ils se seront la main et retourneront à leurs places.

Coupors la poire en deux.

PLANTIN. C'est-à-dire ?
BLANDAIMÉ. Vous écrivez le début et moi la fin.
PLANTIN. Ce qui donne ?
PLANTIN. C’est grotesque !
BLANDAIMÉ. Mais qui êtes-vous, Plantin ? Même Staline a accepté Yalta.
PLANTIN. Il n’avait pas le cousin de Marcel Proust en face de lui.
BLANDAIMÉ. Pas la famille, Plantin ! Ça suffit ! On vient de le rappeler...
PLANTIN. Je suis navré, je ne savais pas que Proust était votre cousin...
BLANDAIMÉ (les yeux baisés). C’était celui de la mère de la baronne von Karpputzoff...
PLANTIN. Je suis désolé... Je vous jure que je ne savais pas.
BLANDAIMÉ. Ce n’est rien...
Il se serrent la main. On entend un grondement d’orage.
PLANTIN. Le vent se lève, les couvre-temps mâles traversent le ciel, Blandaimé, vite, votre stylo, laissez-moi écrire !
BLANDAIMÉ. Ça jamais ! Je n’ai pas envie d’être repêché par les vôtres et finir au goulag ! Liberté ! Liberté chérie !
Le vent se lève de plus en plus, le radeau tangue.
PLANTIN. Vite Blandaimé, c’est notre dernière chance.
Le vent souffle.
BLANDAIMÉ. Quand il n’y a plus de chance, il y a encore de l’espoir, faites donner l’espoir !
Le vent souffle, le radeau tangue. Blandaimé est bousculé vers l’arrière du radeau.
PLANTIN. Que faites-vous Blandaimé ?
BLANDAIMÉ. Je glisse !
Il tombe à l’eau. Plantin s’approche avec difficulté de la bouée accrochée près du siège de Blandaimé, sa bouteille tombe à l’eau. Il jette la bouée à Blandaimé qui s’agrippe à elle. Plantin tire et le sort de l’eau. L’orage redouble de violence, le ciel devient noir. Lorsque le calme revient et que le soleil apparaît à nouveau, nous découvrons sur le radeau, Plantin, assis sur le fanteuil de Blandaimé, côté luxe du radeau, Blandaimé lui, assis sur les planches disjointes, côté avant du radeau.
PLANTIN. Vous scrutez ?
BLANDAIMÉ. Oui, l’infini...
PLANTIN. Je vous le déconseille, on s’y perd.
BLANDAIMÉ. Vous n’allez tout de même pas me faire scruter l’horizon... !
PLANTIN. Si. Il y a moins de grandiose, mais à moi ça me suffit...
Un bateau, une voile... Une terre, c’est pas grand-chose, mais ça me suffit... Si vous apercevez quelque chose n’hésitez pas à crier Blandaimé.
Il se bâtit dans le fanteuil et s’endort.
BLANDAIMÉ (sur la partie arrière du radeau, fixant l’horizon). Quand je pense que j’étais parti sur un fringant navire pour une croisière idyllique en compagnie de mon amour, la baronne von Karpputzoff et que je me retrouve en haillons, faisant le gué sur un radeau pourri gouverné par une brute matérieliste, qui de plus est le sosie de ma bien-aimée (Il soupire.) mais finalement c’est peut-être ça la vie...
Le radeau s’éloigne dans l’océan Indien. Plantin dort et Blandaimé scrute.
Fin.